



Ervin Lázár

# **Dom do dom !**

Traduit du hongrois par Joëlle Dufeuilly

LA JOIE DE LIRE

## PRÉSENTATIONS

Je ne verrais aucun inconvénient à ce que la Tristesse vienne me rendre une petite visite de temps à autre. Disons une fois par mois. Ou, encore mieux, deux fois par an. Je l'inviterais à s'asseoir, et moi, je broierais du noir, pour lui faire plaisir. Je me recroquevillerais dans un coin. Et j'irais même jusqu'à sangloter.

Mais qu'elle vienne me déranger tous les jours, ah ça, non ! Qu'elle s'insinue partout : dans un regard de travers, un vieil objet, une photo jaunie, les feuilles au vent, la pluie, le grondement d'un train, pas question ! Je n'ose même plus regarder par la fenêtre. Elle surgit toujours

de derrière la colline, au bout du village. Elle est marron glacé, hou ! qu'elle est sombre ! Elle fait un pas, et la voilà perchée sur le toit du château Raday, un pas de plus, et la voici dans la cour de l'auberge de la gare ; combien de pas jusqu'à ma fenêtre ? Je vous laisse deviner. Je l'entends frapper au carreau. « Tu ne crois pas que je vais te laisser entrer ! Va-t'en ! » Cause toujours ! Elle se glisse à travers la fenêtre et entre dans ma pièce. Le noir devient plus noir que noir, le marron ultraglacé, les rouges se mettent en veilleuse, les jaunes pâlissent, les bleus blêmissent, et les verts font une mine de papier mâché. Chaque fois, je prie pour qu'elle aille chez un voisin. On est nombreux dans le quartier. Mais non, la voilà qui frappe : toc toc toc.

Aujourd'hui, le jour s'est levé bien morose. Mauvais présage, me suis-je dit. J'ai jeté un œil en direction de la colline : et voilà ! Qu'est-ce

que je vous disais ? Je l'ai vue se renfrogner, tourbillonner, gonfler, prendre son envol et hop ! démarrer. Je ne savais plus où donner de la tête, j'aurais dû m'enfuir. Oui, mais où ?

Elle allait arriver. Dans une minute, elle serait sur le toit du château Raday.

C'est à cet instant que la sonnette a retenti. Très joyeusement. Il faut vous dire que ma sonnette a trois timbres : un joyeux, un désespéré, un indifférent. Selon la personne qui appuie sur le bouton. J'ai sursauté, ouvert la porte : ça alors ! Les bras m'en sont tombés. Devant moi se trouvait un petit bonhomme ressemblant à un chat. Il portait un jean, un chapeau noir, une chemise rouge, et nageait dans des bottes de géant. J'ai ouvert la bouche, pour dire quelque chose du genre : « Qui êtes-vous, Monsieur, et que me voulez-vous ? » Mais le temps m'a fait défaut car il a hurlé :

– Vite ! Sauvons-nous !

J'ai immédiatement pensé à la Tristesse. Oh là là ! Elle est peut-être déjà en train de tambouriner à ma fenêtre. Vite ! L'escalier ! Nos semelles crépitaient comme des mitraillettes, au premier virage, dérapage, crissement : tchiiiiiiiis-tchououous, et puis, rip rop, klipi klapa... au second virage, j'ai repris mes esprits. Je me suis arrêté.

– Inutile de courir. De toute façon, elle finira par nous rattraper.

Le chat qui nageait dans ses bottes m'a regardé avec douceur.

– Je m'appelle Micamaca. Tu as déjà entendu parler de moi ?

– Non.

– Eh bien, ça va changer.

Adieu l'inquiétude. Je me suis mis à courir. Quand on s'appelle Micamaca, on ne peut

pas être n'importe qui. Nous avons traversé le village à bride abattue. Les yeux des passants s'écarquillaient à notre passage. Regardez donc ce bonhomme qui court, on dirait un ours, et ce chat, on dirait un enfant. Et ils éclataient de rire. Leur rire nous a contaminés ; arrivés dans les champs, on courait en se tenant les côtes.

– Voilà la forêt de Maboule au Carré, m'a dit Micamaca. Je savais qu'une fois au milieu des arbres, je serais sauvé.

Dans la forêt, on a soufflé et on s'est retournés. Voyons un peu où est la Tristesse ! Elle était là, juste derrière nous. Mais soudain elle s'est décomposée, effilochée, ratatinée. Et elle s'est dissipée comme le brouillard.

– Merci.

– De rien, a dit Micamaca en riant. C'est mon boulot. Tu vas passer quelques jours avec nous dans la clairière, et après, tout ira bien.

Nous avons pris un sentier qui menait au cœur de la forêt.

– Comment ça, avec vous ? Avec qui ?

– Des gens très bien, ne crains rien. Pour commencer, il y a Zigfrid Bruckner.

– C'est qui ?

– Un lion qui était immensément célèbre. Tu n'as jamais entendu parler de lui ? Un grand artiste de cirque, jongleur en chef, prestidigitateur, clown, danseur étoile. Tous les cirques se battaient pour l'engager.

– Et puis ?

– Et puis ? Et puis il a vieilli. Il s'est ratatiné, décati. Seule sa grosse voix est restée la même.

– Il a une grosse voix ?

– On peut le dire ! Si tout le monde hurlait comme lui ! Tu verras.

– Et comment il est arrivé ici ?

– Il était vieux, plus personne ne voulait de

lui. Les directeurs de cirque le regardaient à peine, « qu'est-ce qu'il veut le papi ? », disaient-ils. Il traînait ses savates et ses semelles, il était malheureux. Et puis, un soir, il s'est assis sur un banc à l'orée de la ville, et il s'est mis à pleurer.

– Et alors, tu es arrivé ?

– Oui. C'est mon boulot, comme je t'ai dit. Je l'ai invité à venir dans la forêt de Maboule au Carré. Et depuis, il vit ici.

– Vous vivez à deux ?

– Tu plaisantes. Il y a aussi Séraphin Canasson, le cheval outremer. Figure-toi qu'il est né tout bleu. Un miraculé. Ou un miraculeux. Seulement, les hommes ne croient pas aux miracles, encore moins aux chevaux bleus. Ils l'ont savonné, récuré, étrillé. Mais le pauvre Séraphin est resté bleu. Alors, ils l'ont peinturluré, en gris, en bai, en noir, en jaune. Aussitôt repeint, il perdait ses poils colorés et

sa robe rutilait de bleu. Et ils recommençaient à zéro. Le pauvre Séraphin Canasson a fini par attraper un rhume à force d'être barbouillé et débarbouillé. Il a pris la fuite. Et il s'est caché, il a vagabondé. Il était bien triste.

– Et alors, tu es arrivé.

– Oui. Ensuite, il y a Aromo.

– C'est qui lui ?

– Un lapin. Un hurluberlu très intelligent. On l'appelle le lapin au cerveau plus rapide que l'éclair. Avant, il vivait dans les champs et travaillait à son compte. Comme chou-fleuriste. Et puis un jour, voilà le facteur qui lui apporte une lettre. Il devait impérativement se présenter tel jour à tel endroit, pour suivre un stage obligatoire de course de lapin. Le pauvre y est allé. Sur un grand bâtiment était inscrit : Ecole Supérieure de Course de Lapins. Il est entré, et on l'a conduit devant un jury. Les membres de

ce jury étaient de gros bonshommes aux joues cramoisies. Aromo s'apprêtait à leur demander à quoi bon apprendre à courir comme un lapin puisque... mais le gros en chef l'a interrompu : « Allez, faites-moi un tour de piste ! » Aromo s'est mis à courir. Et les membres du jury ont crié : « Quelle horreur ! Regardez-moi son balancement de queue, et sa tenue de pattes, aucune technique ! » Aromo a tenté à nouveau d'intervenir : « Mais enfin, JE SUIS un lapin ! », mais il n'a pas pu placer un mot. Pendant des semaines, les gros l'ont entraîné, lui ont enseigné l'art de courir comme un lapin. Ils n'avaient jamais eu un si mauvais élève de leur vie et, au bout de trois semaines, ils ont amené une tortue. « Allez, montre-lui ! » et la tortue a traîné sa carapace et mis une demi-journée pour traverser le jardin. « Tu vois ! Ça, au moins, c'est de la course de lapins ! Regarde comme elle

balance joliment sa tête, et comme elle place gracieusement ses pattes ! Question vitesse, c'est vrai qu'elle doit faire encore quelques petits progrès, mais bon, elle au moins, elle court comme un lapin. » Aromo était fou de rage, il n'a pas demandé son reste, il a filé à l'anglaise. Il a sauté par-dessus la clôture et sauve qui peut ! Un stage pour apprendre à courir comme un lapin, non mais ça ne va pas la tête ? Et les gros de hurler : « Attrapez-le ! Attrapez-le ! Il doit se perfectionner. » Mais le temps de faire ouf, Aromo avait disparu. Alors, ils ont envoyé des moineaux à ses trousses. C'est comme ça que j'ai rencontré Aromo. Il courait comme un lapin avec des moineaux à ses trousses.

– Et depuis, il vit ici.

– Oui. Et puis, il y a Kirimatou. Un zigoto dans mon genre. Lui, il vivait en ville, tout le monde l'aimait bien... Seulement...

– Seulement ?

– Il est plutôt tête en l'air.

– C'est pas très grave.

– Non. Dans certaines circonstances, c'est pas très grave. Tiens, je vais te raconter un exemple : Kirimatou avait un très bon ami, un petit garçon. Ils avaient décidé d'aller ensemble au cinéma. Le petit garçon était ravi, il est arrivé à l'heure au rendez-vous, et il a acheté deux glaces, une pour lui, une pour Kirimatou. Il a attendu un moment au coin de la rue et a commencé à lécher sa glace en serrant dans son autre main celle de son ami. Mais aucune trace de Kirimatou. La glace a fondu, il ne restait qu'un cornet détrem pé, et le Kirimatou n'arrivait toujours pas. Que s'était-il passé ? Kirimatou était parti de chez lui à l'heure mais, en chemin, il avait rencontré un autre copain qui se rendait à la fête foraine. « Génial,

je t'accompagne ! » Et il avait aussitôt oublié le petit garçon. Les voilà à la fête foraine : montagnes russes, autos tamponneuses, barbes à papa, et soudain, alors qu'il se trouvait au sommet de la Grand Roue, Kirimatou s'est souvenu du petit garçon. « Mince », et le voilà qui saute, qui se tord la jambe, et court au lieu du rendez-vous. Son copain ne comprend rien, le voilà qui saute à son tour, mais Kirimatou a déjà disparu dans la foule. Le copain est bien malheureux. Pendant ce temps, Kirimatou arrive en courant au coin de la rue, mais le petit garçon n'est plus là, il ne reste qu'une carcasse gluante de cornet de glace gisant sur l'asphalte. Il rentre chez lui, et se met à pleurer. Il est désolé d'avoir fait de la peine à ses deux copains. Et dès le lendemain, rebelote ! Pas un jour, sans faire de la peine à quelqu'un à cause de son étourderie. Et à lui-même, puisque

chaque fois il regrettait son geste et sanglotait toute la soirée. Alors...

– Tu as sonné chez lui.

– Oui. Et je l'ai amené ici.

– Il est toujours aussi étourdi ?

– Eh oui. Mais je suis sûr que tu l'aimeras.

Nous, on l'adore. Même Sylvestre le Grand, il l'adore.

– C'est qui ?

– Sylvestre le Grand est un sapin mobile.

– Il sait marcher ?

– Oui. Un jour, il a demandé à une fée de pouvoir voyager. Il n'avait pas envie de passer toute sa vie sur le flanc d'une montagne, coincé entre un chêne et un hêtre, à regarder éternellement la même vallée et le même fleuve. « Il n'y a pourtant rien de plus beau, lui a dit la fée, que de contempler un fleuve pendant trois cents ans. Le regarder une minute est sans



intérêt, vingt ans, c'est encore trop peu, mais trois cents ans... c'est merveilleux ! » Mais Sylvestre le Grand n'a rien voulu savoir. « Très bien, lui a dit la fée, tu peux partir ! » Alors, il s'en est allé. Il a sillonné les dunes du désert, les rives des océans, les îles, les tropiques, le cercle polaire. Pas un endroit où il ne soit allé. Et puis, un beau jour, il a eu la nostalgie. Il a voulu revoir la vallée, la rivière, et discuter avec le hêtre et le chêne. Il a décidé de rentrer chez lui. Comme il avait des jambes, c'était possible. Une fois chez lui, il a eu le sentiment que la vallée, le fleuve, le hêtre et le chêne n'étaient plus comme avant. Il s'est dit : « L'endroit où je suis né n'est plus le même », et il a repris la route pour retrouver son fleuve, sa vallée, son hêtre et son chêne. Il a fait, refait le tour de la terre, sans s'arrêter. Sans jamais trouver ce qu'il cherchait. Il s'est lassé, découragé.

- Et alors, vous vous êtes rencontrés.
- Oui. On s'est rencontrés.
- Et avec vous il se sent bien ?
- Il peut marcher quand ça lui chante, rester sans bouger quand ça lui chante. Parfois, il a peut-être envie de repartir.
- Et pourquoi il reste alors ?
- Parce qu'il sait qu'on a besoin de lui. A Noël, on le décore, on le couvre de bougies. S'il partait, qui serait notre sapin de Noël ? Et si tu voyais comme il est heureux avec ses décorations et ses guirlandes de bougies !
- Je le verrai peut-être un jour.
- Peut-être, et Micamaca a arrêté de parler car on a commencé à gravir la montagne. Arrivés au sommet, il a repris son souffle : avec nous, il y a aussi Louis le Monstre.
- Le Monstre ? Il est si affreux que ça ?
- C'est pas une beauté, ça, c'est sûr. Mais il

n'est pas vraiment affreux, non, disons tout au plus qu'il est moche. Et puis...

Il s'est tu.

– Et puis quoi ?

– C'est pas une lumière non plus. Tu sais, il est du genre à se torturer les méninges pendant une semaine pour résoudre l'épineuse question : combien font deux fois deux. Et au bout d'une semaine de méditation il est tout fier de donner la réponse : ça fait cinq ! Mais si jamais tu as faim et qu'il a un bout de pain dans la main, ni une ni trois, il le partagera avec toi. Si tu as des soucis, il est le premier à le remarquer et à te venir en aide. On l'appelle le colosse au cœur tendre.

– Et comment il est arrivé ici ?

– Tu sais comment sont les gens. Ils n'arrêtaient pas de se moquer du pauvre Louis. Ils le faisaient tourner en bourrique. Ils l'envoyaient

à la pharmacie acheter un os à moelle, et chez le boucher acheter de l'aspirine. Et lui, comme il était serviable, il y allait. Tu peux imaginer les moqueries. Un jour, alors qu'il avait très faim, il a aperçu un orang-glouton. L'orang-glouton était en train de déguster une énorme tranche de gigot avec du pain et des cornichons au vinaigre. Louis le Monstre adore les cornichons au vinaigre. Il a jeté de loin un regard plein d'envie en direction de l'orang-glouton. Il lui a crié : « Je vois que tu as faim. Va voir ailleurs si j'y suis, et si tu me trouves, je te donnerai de la viande et des cornichons. » Et Louis est parti en courant, voir ailleurs s'il y était.

– Et il l'a trouvé ?

– Oui. Puisqu'il m'a rencontré.

– Et depuis, il vit dans la Forêt de Maboule au Carré ?

– Oui. Tout comme Domdodom.

– Qui ?

– Domdodom. On l'appelle ainsi parce qu'il ne sait dire qu'une phrase : dom do dom.

– Rien d'autre ?

– Rien. Mais tu sais, on comprend parfaitement tout ce qu'il veut dire. Au bout de quelques jours, toi aussi, tu comprendras.

– Ah, et lui, je parie qu'il est venu ici parce que personne ne le comprenait, et que tout le monde se moquait de lui.

– C'est possible. Je ne sais pas exactement. Mais Aromo, le lapin au cerveau plus rapide que l'éclair, il prétend que Domdodom sait parler mais qu'il ne veut pas.

– Et pourquoi ?

– Selon Aromo, Domdodom serait un jour tombé amoureux. Il est devenu fou, mais tu sais bien comment on devient fou quand on est amoureux. Domdodom a décidé d'aller trouver

l'élue de son cœur pour lui dire : je t'aime. Chemin faisant, il a croisé deux femmes. L'une disait à l'autre : « Je vous aime vraiment beaucoup, mais je vous préviens, si jamais votre poule ose repointer sa crête dans mon jardin !... » « Que signifie ce si jamais, a pensé Domdodom, cela veut dire qu'elle ne l'aimera plus ? » Il les a regardées de plus près et il les a reconnues. Ces deux femmes se détestaient depuis toujours. « Oh là ! » a dit Domdodom en arrivant sur la place de l'église. Un soldat orné de galons rouait de coups un petit mendiant. « Moi, j'aime les gens... », et bang ! un coup de cravache, « ... mais je ne supporte pas ça », et bang ! un coup de cravache. Domdodom a marmonné : « Encore ce mot, encore le mot aimer », et, là-dessus, il a fait un croche-pied au soldat, et tandis que le lascar se relevait, lui et le petit mendiant ont pris la poudre d'escampette. Pendant qu'il courait, il a surpris une bribe de

conversation. Un petit garçon disait à un autre : « Moi, ce que j'aime le plus au monde, c'est le potiron grillé. » Domdodom était très contrarié, et voilà que soudain il a entendu dans le bois une fille qui disait à un garçon : « Je t'aime pour de vrai. » Comment ça, pour de vrai ? On peut donc aimer pour de faux ? Si ce n'est pas pour de vrai, c'est que l'on n'aime pas. Et si on aime, pourquoi ajouter pour de vrai ? Soit on aime, soit on n'aime pas. Et il s'est mis à penser au verbe aimer. Que voulait-il dire au juste ? Dans la bouche de la femme, dans celle du soldat, celle de l'amateur de citrouille, celle de la fille du bois. A cet instant, il est arrivé devant l'élue de son cœur. Il s'est arrêté devant elle, l'a regardée, et lui a dit : dom do dom. Et depuis, il ne sait dire que ça : dom do dom.

– Et celle à qui il a dit dom do dom, elle a compris ?

– Je suis sûr que oui, à moins que toute cette histoire n'ait été inventée par Aromo. Si ça se trouve, Domdodom ne sait vraiment dire que dom do dom.

– Je crois savoir à qui il l'a dit.

Micamaca n'a pas répondu. Il a fait un signe de la main.

– Regarde ! Les voilà !

Ils se sont précipités vers nous. « Bienvenue ! » Et ils m'ont serré dans leurs bras, comme si nous nous connaissions depuis des lustres. Soudain, Micamaca s'est tourné vers moi.

– Tu voulais dire quelque chose ?

– Je voudrais juste... dire... euh... dom do dom.

**MAMINETTE,  
LA PETITE FÉE VERTE**

– Aujourd’hui, on va abattre du bois, annonça Micamaca. Seuls les costauds sont invités, Toi, Mimi la Souris, inutile de lever le doigt, tu es trop faible.

– C’est à moi qu’il cause, s’indigna Mimi la Souris en soulevant d’une seule patte une pomme de pin. Touche voir mes muscles !

Ces paroles s’adressaient à son voisin, alias Séraphin Canasson, le cheval bleu outremer. Séraphin, confus, baissa les yeux, chercha des yeux la petite tache grise qui émergeait à peine des feuilles mortes et, d’une voix tremblante, dit :

– Je préfère ne pas te toucher, je risquerais de t'écrabouiller. Mais, ceci dit, tu as des muscles somptueux.

– Je ne te le fais pas dire, crâna-t-elle en trottinant pour rejoindre la brigade des bûcherons, composée de Micamaca, chef de brigade et expert en déboisement, Louis le Monstre, le colosse au cœur tendre, Zigfrid Bruckner, le vieux lion à la grosse voix, Aromo, le lapin au cerveau plus rapide que l'éclair, Séraphin Canasson, le cheval bleu outremer, Sylvestre le Grand, le sapin mobile, et Domdodom. Et, bien entendu, Kirimatou, qui n'était pas vraiment costaud mais, affirmait-il, « il fallait bien quelqu'un pour incarner la finesse d'esprit dans cette équipe » et qui était mieux placé que lui pour cela ?

Une remarque à laquelle le chef de brigade préféra ne pas répondre. Louis le Monstre,

quant à lui, resta bouche bée (il n'avait jamais vu une finesse d'esprit en chair et en os), Zigfrid Bruckner fit une moue dédaigneuse, Aromo hurla de rire (un esprit plus fin que lui, elle est bien bonne, celle-là !), Séraphin Canasson se prit à méditer : que venait faire une finesse d'esprit dans la coupe de bois ? Sylvestre le Grand, le sapin mobile, dodelina de la tête, Domdodom se contenta de dire « dom », avant d'ajouter après un silence et non sans une pointe d'ironie : « do dom ». Mais, bien entendu, ils emmenèrent Kirimatou avec eux. Car tout le monde l'aimait bien. En secret. Un secret que Kirimatou connaissait.

Au cœur de la forêt, Micamaca sélectionna un arbre. Un eucalyptus.

– On pourra en faire un super bateau, dit-il.

– Mais hier, tu voulais fabriquer un avion, remarqua Kirimatou.

Micamaca le toisa du regard :

– Eh bien oui, un bateau volant, murmura-t-il entre ses dents. Tu n'en as jamais entendu parler ? C'est un engin qui fait bateau sur l'eau, avion dans les airs, et train sur la terre.

La réponse les stupéfia tous. Mais bon. Micamaca était le chef, le cerveau, la tête pensante !

Question abattage, ils se montrèrent plutôt inexpérimentés. Et commencèrent par se chamailler sur la méthode à suivre.

– D'abord, on doit prendre notre petit-déjeuner ! fit Zigfrid Bruckner.

Proposition aussitôt rejetée, du simple fait qu'il était deux heures de l'après-midi. Même si tous savaient que Zigfrid Bruckner était capable de prendre son petit-déjeuner à n'importe quelle heure de la journée. Et de déjeuner du matin au soir. Les chamailleries se poursuivirent. Fallait-

il commencer à la hache puis avec la scie ou inversement ? Où fallait-il cogner ? Où l'arbre allait-il tomber ? Dans quelle direction fallait-il se carapater ?

Sylvestre le Grand, le sapin mobile, déclara spontanément qu'abattre un arbre manquait vraiment de courtoisie.

Tandis que les autres discutaillaient, trois d'entre eux s'écartèrent : Zigfrid Bruckner, qui attaqua son petit-déjeuner, et Louis le Monstre et Domdodom, qui prirent gentiment une scie et, niiiiiz-krrr-nyiiiiz, s'attaquèrent à l'arbre.

Quand les autres se turent enfin, et alors que Zigfrid Bruckner arrivait à la mi-temps de son petit-déjeuner, ils avaient presque terminé.

– Attention, il va tomber !

– Pourvu qu'il ne s'écroule pas sur mon petit-déjeuner ! hurla à pleine voix Zigfrid Bruckner.

Et tous de crier à Domdodom et à Louis le Monstre :

– Plus haut, plus bas, tire-le par-là, par ici, attention à droite, attention à gauche, en dessous, au-dessus, soulève, pousse, tire, donne un coup de pied, un coup de scie, un coup de marteau !

S'ils s'étaient contentés de hurler, passe encore, mais non, ils se mirent à pousser, bousculer, tirailler, secouer comme des pruniers Louis le Monstre et Domdodom.

On entendit un craquement, l'eucalyptus piqua du nez.

Tous bondirent et détalèrent dans toutes les directions. Sauf le pauvre Domdodom qui, sonné par tous ces tiraillements, n'avait pas bougé.

Pouf ! L'arbre lui tomba sur le dos.

– Dom do dom ! Dom do dom ! hurla-t-il douloureusement.

Les autres accoururent – même Zigfrid Bruckner abandonna son petit-déjeuner – pour lui porter secours.

– Tirons-le par les pieds ! Par les mains ! Par la tête !

– Mais non ! grogna Micamaca. C'est l'arbre qu'il faut soulever !

Ho ! hisse ! Ho ! hisse ! Ils eurent beau unir toutes leurs forces, l'arbre ne bougea pas d'un pouce. Et les « dom do dom » devenaient de plus en plus faibles.

– On ne va pas y arriver, on ne va pas y arriver ! pleurnichait Kirimatou.

– Si c'est ça le brillant esprit, vous m'en livrez une douzaine ! rugit Zigfrid Bruckner qui dégoulinait de sueur. Pour mon petit-déjeuner.

Là-dessus, Kirimatou se glissa sous l'arbre pour le soulever.



Mais l'arbre ne broncha pas.

C'est alors qu'ils entendirent une voix fluette derrière leur dos.

– Moi, je vais vous aider, disait la voix.

Tous se retournèrent. Au début, ils ne virent rien du tout. Séraphin Canasson chaussa ses lunettes. En vain, car celle qui venait de leur parler dépassait à peine les brins d'herbe. C'était une toute petite fille verte, haute comme le petit doigt de la main. Elle portait une robe verte, avait les cheveux verts, les yeux verts, et un petit chapeau vert sur la tête. En haut du chapeau trônait un diamant vert. Gros comme une graine de pavot. Mais il brillait d'un éclat si intense qu'ils finirent par le remarquer.

– Tiens, dit Micamaca. Une sauterelle pomponnée.

– Je ne suis pas une sauterelle, protesta la toute petite fille. Je suis Maminette.

– Ne viens pas nous déranger ! On est en pleine opération de sauvetage de Domdodom.

Et les voilà repartis : ho ! hisse ! ho ! hisse !

Domdodom gémissait :

– Dom do dom ! Dom do dom !

La petite fille verte tenta de se frayer un chemin mais Louis le Monstre l'écarta gentiment.

– Ne viens pas fourrer tes pattes ici !

Maminette courut dans tous les sens, sans réussir à s'approcher de l'arbre. Soit Séraphin Canasson lui donnait un coup de genou, Micamaca un coup de coude, Louis le Monstre un coup de dos, Sylvestre le Grand un coup de branches, Zigfrid Bruckner un coup de crinière, Aromo un coup de hanche, ou Kirimatou un coup de patte.

– Laissez-moi passer ! Laissez-moi passer ! criait-elle.

Micamaca se tourna vers elle.

– File d’ici ! Fiche le camp ! Décampe ! Décanille ! Déguerpis ! Disparais ! Tu ne vois pas que tu nous déranges ? Tu ne vois pas qu’on essaie de sauver Domdodom ?

Maminette, la petite fille verte, les torpilla du regard.

– Bande de gros nigauds !

Et elle sortit de sa manche une baguette magique verte. De la taille d’un quart de cure-dent. Elle fendit l’air de sa baguette.

Tous se figèrent en statues. Seuls leurs yeux effarés continuèrent de tourner.

Maminette se fraya un passage. Et souleva l’arbre d’une seule main.

– Sors de là !

Domdodom se dégagea et, soulagé, lui tapota le dos.

– Dom do dom, lui dit-il.

Ce qui signifiait : merci. Avant d’ajouter « dom do dom ». Ce qui, cette fois, signifiait : à charge de revanche.

Maminette actionna à nouveau sa baguette magique verte. Ils reprirent vie et manifestèrent leur gratitude. Seul Zigfrid Bruckner ronchonna :

– J’espère qu’elle n’a pas transformé mon petit-déjeuner en fossile !

Les autres éclatèrent de rire.

Ils montèrent Maminette, la petite fée verte, sur le dos de Séraphin Canasson, et la ramenèrent triomphalement chez eux. Et depuis, c’est là qu’elle vit.

**LOUIS LE MONSTRE  
TOMBE DE SOMMEIL**

Holà ! Mais qu'est-ce qui arrive au pauvre Louis le Monstre ? Cela fait plus d'une demi-heure qu'il erre, qu'il tangué, qu'il titube, qu'il vacille, qu'il chancelle dans la clairière.

Domdodom s'approcha de lui et demanda :

– Dom do dom ?

– Ah, bon brave Domdodom, je tombe de sommeil. J'ai les jambes en guimauve, en coton-tige. Aaah ! bâilla-t-il.

– Dom do dom, expliqua vivement Domdodom en mêlant le geste à la parole.

Traduction : rien de plus simple ! Quand on

a sommeil, il faut faire des galipettes. Après sept galipettes, on est déjà plus alerte, et arrivé à la dix-huitième, on explose d'énergie. Vingt-neuvième galipette : la maladie du sommeil est vaincue.

– Mille fois merci, murmura entre deux bâillements Louis le Monstre. Vraiment merci.

Et zimzoum-zoumzim, de galipetter vingt-neuf fois. Le zimzoum-zoumzim, en vérité, ne concernait que les dix premières galipettes. Pour la deuxième série, ce fut plutôt du genre ziiim-zououm, plus ramollo, moins presto, moins rapido. Quant aux neuf dernières, ce n'était plus que zikk, oh-que-c'est-dur, zeuk, j'en-peux-plus.... Aaaaaah, Louis le Monstre bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

– Excuse-moi, Domdodom, mais après ces vingt-neuf galipettes, j'ai vingt-neuf fois plus sommeil.

Il s'apprêtait à recommencer à tanguer, tituber, vaciller, chanceler, mais, une chance pour lui, Kirimatou passa par là.

– Oh, moi, je connais des milliers de trucs efficaces contre le sommeil, et il se concentra, histoire d'en retrouver au moins un parmi les milliers. Déjà, il y a la méthode du chaud et froid, annonça-t-il joyeusement.

– Ah oui, chaud et froid... C'est quoi au juste ? Chaud et froid ?

– C'est à peu près la même chose que froid et chaud, dit Kirimatou.

– Viens sous la douche ! Le principe de la méthode consiste à verser sur toi de l'eau bouillante et de l'eau glacée en alternance.

– Et après ?

– De l'eau glacée et de l'eau bouillante.

– Oui mais, par rapport à mon envie de dormir.

– Elle va disparaître comme elle était venue, affirma Kirimatou en poussant Louis le Monstre sous la douche.

Pchiiit ! de l'eau froide ! pchoutt ! de l'eau chaude, et ensuite pchoutt, de l'eau chaude pchitt, de l'eau froide.

– Hou-ou, elle est glacée ! hurla Louis le Monstre.

Une minute plus tard :

– Hou-ou, elle est brûlante ! Mais sa voix se fit de plus en plus fluette, à peine réussit-il à articuler dans un soupir, quelque chose comme : aïe, c'est fro-o-o-oid, alors que depuis un bon moment l'eau était terriblement chau-au-aude.

Heureusement pour lui, Aromo, le lapin au cerveau plus rapide que l'éclair, rappliqua.

– Mais il va s'endormir sous la douche, dit-il, sur quoi Kirimatou lui lança un regard furibond.

– C'est justement ça, le problème ! On lutte contre son envie de dormir.

– Sous la douche ? N'importe quoi !

– Eh bien oui. Avec la méthode de la douche écossaise.

– Autant faire du bouche-à-bouche à Toutankhamon ! Allez ! Sors de là !

Et il tira Louis le Monstre de sous la douche et lui administra deux petites claques, histoire de le ragaillardir.

– Pas d'histoires, lui dit-il. Contre ce mal, il n'existe qu'un seul remède : la feuille de cassier. Tu mâchouilles ta feuille et d'un seul coup tu n'as plus sommeil.

Séraphin Canasson, le cheval outremer, Sylvestre le Grand, le sapin mobile, et Zigfrid Bruckner entendirent la dernière phrase. Intrigués par les éclats de voix, ils avaient quitté, à regret, la fraîcheur du sous-bois.

– La feuille de cassier contre l’envie de dormir, s’indigna Séraphin Canasson. Est-ce que tu sais, Aromo, à quoi sert le cassier ?

– Pardi ! Un peu que je le sais. C’est un laxatif.

– Et toi tu veux faire passer l’envie de dormir avec un laxatif ?

– Affirmatif. Pendant que tes intestins se vident, impossible de t’endormir. C’est limpide, non ?

Les autres se mirent à piaffer, à trépigner, à taper du pied :

– Tu peux te le garder, ton remède. Qui a une meilleure idée ?

– Qui ? demanda avec un sourire supérieur Zigfrid Bruckner. Qui donc ici est le cerveau, la tête, le génie des lumières ?

Séraphin Canasson le dévisagea d’un air soupçonneux :

– Je parie que tu penses à toi.

– Pari gagné ! C’est moi.

Il se tourna vers Louis le Monstre :

– Il n’y a qu’une seule façon de combattre l’envie de dormir, tu dois jeûner.

– Mais oui, crièrent les autres, tout compte fait, il est pas si bête que ça, ce Zigfrid Bruckner. Le jeûne, c’est sûrement efficace contre l’envie de dormir. Et de crier en chœur : tu dois jeûner !

– Quand ? demanda Louis le Monstre.

– Comment ça quand ? Tout de suite !

– Je jeûne depuis déjà une heure et ça ne fait rien du tout.

Précisons que depuis une heure, il avait engouffré un chapon rôti, deux croquouillettes frissolées, trois potirons confits, quatre beignets aux pommes, cinq pommes sucettes, six rou-doudous et sept tartes à la crème Chatouilly.

– Dans ces conditions, c’est facile de jeûner, commenta Séraphin Canasson.

Voyant que tous les yeux étaient tournés vers lui, il proposa :

– Et si tu coupais du bois ? Tu soulèves la hache, tu frappes, tu soulèves, tu frappes, y a plus d’envie de dormir qui tient, pas vrai ?

– C’est sûr. Et puis comme ça, on aura de quoi se chauffer tout l’hiver, approuvèrent-ils en chœur. Louis le Monstre se mit aussitôt à l’ouvrage. Avec, il faut bien le dire, un certain brio.

– Le voici qui soulève la hache, commenta Aromo, avant de raconter en détail comment il avait autrefois traversé le Danube à la nage. Quand il arriva à « et alors, j’ai gagné l’autre rive », Louis le Monstre tenait la hache en l’air.

– Le voici maintenant prêt à frapper, et Aromo de raconter avec autant de détails

comment il avait retraversé le Danube à la nage et alors qu’il arrivait au fameux épisode « et là, j’ai regagné le rivage », Louis le Monstre frappait. Mais avec quelle lenteur ! Quelle mollesse ! Quelle indolence !

– Il va s’endormir ! s’alarma Kirimatou.

Tous accoururent.

– Hé, Louis, hé !

Sylvestre le Grand, le sapin mobile, eut alors une idée :

– Tiens, je vais te donner deux de mes aiguilles. Avec, tu vas maintenir tes yeux ouverts. Et puis tu vas répéter : je ne vais pas m’endormir, je ne vais pas m’endormir...

Louis le Monstre était si ensommeillé qu’il fit un terrible effort pour hocher la tête :

– D’accord.

C’est alors que Micamaca entra dans la clairière.

– Qu'est-ce que c'est que ce remue-ménage ?

Kirimatou lui fit le compte-rendu de la situation :

– Figure-toi, Micamaca, que Louis le Monstre tombe de sommeil. On a tout essayé pour l'aider : galipettes, douche écossaise, il a failli manger du cassier, il a jeûné, il a coupé du bois, et maintenant, il doit répéter une phrase...

– Répéter une phrase, quelle idée !

– Mais que dois-je faire ? pleurnicha Louis le Monstre. J'ai tellement sommeil.

– Eh bien dors ! lui répondit Micamaca. Va te coucher et dors !

Tous restèrent bouche bée.

Louis le Monstre prit un air pensif.

– Comment n'y avais-je pas pensé ? murmura-t-il avant d'aller illico presto se coucher et, Rrrr, Rrrr, de ronfler tout aussi illico presto

Tout doucement, sur la pointe des pieds, les autres s'éclipsèrent.

Fiers et heureux d'avoir sauvé Louis le Monstre.

Cette fois, notre pauvre Louis n'a plus sommeil.